

Comptoir littéraire



www.comptoir litteraire.com

présente

‘ ‘Fables’ ’

(1962)

recueil de quarante-sept poèmes de Jean ANOUILH



dont plusieurs sont cités

et certains commentés

Bonne lecture !

‘Le chêne et le roseau’

*Le chêne un jour dit au roseau :
«N’êtes-vous pas lassé d’écouter cette fable?
La morale en est détestable ;
Les hommes bien légers de l’apprendre aux marmots.
Plier, plier toujours, n’est-ce pas déjà trop
Le pli de l’humaine nature?»
«Voire, dit le roseau, il ne fait pas trop beau ;
Le vent qui secoue vos ramures
(Si je puis en juger à niveau de roseau)
Pourrait vous prouver d’aventure,
Que nous autres, petites gens,
Si faibles, si chétifs, si humbles, si prudents,
Dont la petite vie est le souci constant,
Résistons pourtant mieux aux tempêtes du monde
Que certains orgueilleux qui s’imaginent grands.»
Le vent se lève sur ces mots, l’orage gronde.
Et le souffle profond qui dévaste les bois,
Tout comme la première fois,
Jette le chêne fier qui le narguait par terre.
«Hé bien, dit le roseau, le cyclone passé
- Il se tenait courbé par un reste de vent -
Qu’en dites-vous donc mon compère?
(Il ne se fût jamais permis ce mot avant.)
Ce que j’avais prédit n’est-il pas arrivé?»
On sentait dans sa voix sa haine
Satisfaite. Son morne regard allumé.
Le géant, qui souffrait, blessé,
De mille morts, de mille peines,
Eut un sourire triste et beau
Et, avant de mourir, regardant le roseau,
Lui dit : «Je suis encore un chêne».*

Commentaire

Si Anouilh semble bien reprendre le thème, le déroulement et la morale de la fable de La Fontaine, il prend, en fait, le contre-pied de son illustre prédécesseur. Alors que le caractère orgueilleux du chêne était critiqué par La Fontaine, le «*sourire triste et beau*» et, surtout, l’affirmation du dernier vers de l’arbre d’Anouilh lui donnent une noblesse et une fierté qui s’opposent à la mesquinerie du roseau qui est un «petit» sage et respectueux, qui devient petit sur le plan moral, et même antipathique : «*On sentait dans sa voix sa haine Satisfaite. Son morne regard allumé.*» Alors que le texte de La Fontaine finit sur le silence des deux personnages (il est vrai que, le chêne étant mort, le roseau n’allait pas parler tout seul !), le texte d’Anouilh se termine sur les ultimes paroles du chêne. Tandis que La Fontaine critiqua le paternalisme qui tourne à l’orgueil, ainsi que l’entêtement, qu’il illustra l’idée : «Plus on s’élève, plus dure est la chute», qu’il encouragea la patience et la passivité, Anouilh marqua son mépris pour les faibles qui attendent de se venger des grands, pour les petits-bourgeois, affirma que la grandeur morale ne peut pas tomber, contrairement à la grandeur sociale.

“Le loup, la louve et les louveteaux”

*Le loup, l'horrible loup qui fait peur aux enfants,
Le loup maigre et cruel qui guette,
Assassin précis, l'innocent
Et l'emporte poissé de sang,
Rentre au foyer le soir où les siens lui font fête
Et s'écrie : « Vilains garnements,
J'espère qu'aujourd'hui vous avez été sages?
Quand les petits loups sont méchants
Jésus pleure dans les nuages.
Votre maman n'a pas à se plaindre de vous? »
« Non, non, s'écrient les petits loups,
Dis-lui, maman, de vraies images.
On s'est même laissé lécher
Sans pleurer !
Que nous apportez-vous, papa, pour récompense? »
« Un beau petit agneau tout frais.
Vous voyez, il palpite encore... »
« Quelle chance !
Crient les mignons. Papa, laissez-nous l'achever. »
« Ils se portent bien, ils dévorent »,
Dit la louve, l'œil attendri.
Et le couple, comblé, regarde
Le joyeux carnage de ses chers petits.
« Je n'ai jamais vu de loup plus dur, dit le garde.
Pissant le sang partout, dix balles dans le corps,
Sur ses pattes brisées il se dressait encor.
La louve près de lui était déjà tuée,
Les louveteaux aussi. Il ne défendait plus
Que des cadavres. À la fin pourtant on l'a eu,
Et savez-vous, en rentrant de cette curée,
Ce que m'a dit la plus petite de mes filles?
Pour un mot d'enfant, ce n'est pas banal... »
Le garde aussi aime bien sa famille...
Un monde d'innocents se tue et se torture.
Ce grouillement géant de meurtres et de mal,
Sous le regard froid de la lune,
C'est ce que l'homme appelle une nuit pure...
Pour Monsieur Lazareff, rien à mettre à la une
Dans son journal.*

Commentaire

Anouilh, en faisant allusion à une émission de télévision sensationnaliste de son époque produite par Pierre Lazareff, "Cinq colonnes à la une", voulut donner cette moralité : la cruauté ordinaire du monde est devenue si banale qu'elle n'étonne plus personne à commencer par les journalistes.

“La fourmi et la cigale”

*La fourmi qui frottait toujours,
S'arrêta pour reprendre haleine,*

*«Qui s'attendrira sur la peine,
Dit-elle, des ménagères?
Toujours frotter, jour après jour,
Et notre ennemie la poussière,
Aux ordures jeté notre triste butin
Revient le lendemain matin,
On se lève, elle est encor là, goguenarde,
La nuit on n'y a pas pris garde,
Croyez qu'elle en a profité,
La gueuse ! Il faut recommencer,
Prendre le chiffon, essuyer
Et pousser, toujours pousser
Le balai.»*

*«J'ai tout mon temps, dit la poussière,
Cela s'use une ménagère.
Quelques rides d'abord et l'esprit
Qui s'aigrit ;
La main durcit ; le dos se courbe ; tout s'affaisse
La joue, le téton et la fesse ;
Alors s'envolent les amours...
Boudant et maugréant toujours
La ménagère rancunière
Frotte jusqu'au dernier jour,
Vainc le dernier grain de poussière
Et claque enfin, le ressort arrêté.
Vient le docteur boueux, qui crotte le parquet,
Le curé et l'enfant de chœur et la cohorte
Des voisins chuchotants qui entourent la morte...
Et sur ce corps, vainqueur de tant de vains combats,
Immobile sur son grabat
Pour la première fois une journée entière,
Retombe une dernière couche de poussière :
La bonne.»*

«Quant à moi, dit la cigale, j'ai une bonne.»

“La cigale”

*La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Dans maints casinos, maintes boîtes
Se trouva fort bien pourvue
Quand la bise fut venue.
Elle en avait à gauche, elle en avait à droite,
Dans plusieurs établissements.
Restait à assurer un fécond placement.
Elle alla trouver un renard,
Spécialisé dans les prêts hypothécaires
Qui, la voyant entrer l'œil noyé sous le fard,
Tout enfantine et minaudière,
Crut qu'il tenait la bonne affaire.
«Madame, lui dit-il, j'ai le plus grand respect
Pour votre art et pour les artistes.*

*L'argent, hélas ! n'est qu'un aspect
 Bien trivial, je dirais bien triste,
 Si nous n'en avons tous besoin,
 De la condition humaine.
 L'argent réclame des soins.
 Il ne doit pourtant pas, devenir une gêne.
 À d'autres qui n'ont pas vos dons de poésie
 Vous qui planez, laissez, laissez le rôle ingrat
 De gérer vos économies,
 À trop de bas calculs votre art s'étiolera.
 Vous perdriez votre génie.
 Signez donc ce petit blanc-seing
 Et ne vous occupez de rien.»
 Souriant avec bonhomie,
 «Croyez, Madame, ajouta-t-il, je voudrais, moi,
 Pouvoir, tout comme vous, ne sacrifier qu'aux muses !»
 Il tendait son papier. «Je crois que l'on s'amuse»,
 Lui dit la cigale, l'œil froid.
 Le renard, tout sucre et tout miel,
 Vit un regard d'acier briller sous le rimmel.
 «Si j'ai frappé à votre porte,
 Sachant le taux exorbitant que vous prenez,
 C'est que j'entends que la chose rapporte.
 Je sais votre taux d'intérêt.
 C'est le mien. Vous l'augmenterez
 Légèrement, pour trouver votre bénéfice.
 J'entends que mon tas d'or grossisse.
 J'ai un serpent pour avocat.
 Il passera demain discuter du contrat.»
 L'œil perdu, ayant vérifié son fard,
 Drapée avec élégance
 Dans une cape de renard
 (Que le renard feignit de ne pas avoir vue),
 Elle précisa en sortant :
 «Je veux que vous prêtiez aux pauvres seulement.. »
 (Ce dernier trait rendit au renard l'espérance.)
 «Oui, conclut la cigale au sourire charmant,
 On dit qu'en cas de non-paiement
 D'une ou l'autre des échéances,
 C'est eux dont on vend tout le plus facilement.»
 Maître Renard qui se croyait cynique
 S'inclina. Mais depuis, il apprend la musique.*

Commentaire

Cette fable est la parodie de celle de La Fontaine, "La cigale et la fourmi", car elle a la même structure (personnages anthropomorphiques formant un couple typiquement classique, variation des mètres, enchaînement des rimes féminines et masculines, partie narrative qui fait ressortir la morale car l'intention est didactique), mais la pervertit aussi, car on y trouve une satire sociale plus accordée à notre temps.

Le renard est ici, comme celui de la fable de La Fontaine "Le corbeau et le renard", un orateur habile, rusé, manipulateur et hypocrite («*tout sucre tout miel*», «*souriant avec bonhomie*») qui veut flatter la cigale en exaltant son rôle d'artiste désintéressée (d'où son emploi des mots «*art*», «*artistes*», «*dons*

de poésie», «*votre art*», «*génie*», «*sacrifier qu'aux muses*»), ce qu'elle est chez La Fontaine. Homme d'argent, il croit être (la prolepse, figure de rhétorique qui réfute d'avance ce qu'elle annonce, ne doit pas être négligée) celui qui, maîtrisant le monde de la finance, peut profiter de la cigale, artiste qui ne saurait pas gérer la fortune qu'elle a acquise. D'où la possibilité pour lui de le faire à sa place, et de s'enrichir. Mais, ici, par un renversement théâtral, sa volonté de persuasion échoue. En effet, il trouve plus sournois que lui, car la cigale, star du «show business» qui fait des tournées non pour l'amour de l'art mais pour le profit (ce que suggère la mention des «casinos»), qui est restée muette alors que La Fontaine la faisait engager la conversation, ne vient pas le voir pour quémander mais pour faire fructifier ses gains par un froid calcul financier (d'où les mots : «*taux exorbitant*», «*rapporte*», «*taux d'intérêt*», «*l'augmenterez*», «*bénéfice*», «*tas d'or*»). Elle qui joue la comédie, paraissant «*enfantine et minaudière*», naïve, par ce changement radical de personnalité qui est marqué par le «*regard d'acier*», rétorque abruptement au renard («*Je crois que l'on s'amuse*»), laisse tomber le masque («*un regard d'acier briller sous le rimmel*»), se montre glaciale («*œil froid*»). Elle domine toute la seconde partie, imposant ses volontés par des phrases directives courtes, oppose aux formules polies et mielleuses du renard de véritables ordres («*J'entends que*»), se révèle une femme d'affaires redoutable (comme l'avait été la fourmi dans la fable de La Fontaine), encore plus cynique que le renard, qu'elle remet à sa place, qu'elle menace implicitement par cette «*cape de renard*» qui, détail cruel et cynique autant que symbolique, semble la dépouille d'un confrère du financier dont déjà elle a triomphé. Et, par un autre coup de théâtre, elle le menace même, s'il ne la fait pas bénéficier de taux encore plus avantageux que ceux qu'il accorde aux autres, de l'action de son avocat, ce nouveau personnage qui surgit dans la fable étant l'inquiétant serpent qui n'hésitera pas à mordre, piquer, voire tuer : le renard a trouvé plus fort que lui. Pire, en véritable exploiteuse, elle souhaite voler les pauvres, car ils sont ceux qui risquent le plus d'avoir à revendre leurs biens en cas de difficulté, étant ainsi ceux sur le dos desquels on s'enrichit le plus facilement. Mais, une fois sa tirade finie, la cigale, «*l'oeil perdu plein de fard*», joue le rôle de la star intéressée seulement par l'inspiration. Finalement, le renard, piégé, reste coi, et sa défaite est soulignée par le rejet de «*S'inclina*». Il «*apprend la musique*» à la fois au sens propre (il s'est rendu compte qu'elle pouvait rapporter énormément d'argent) et au sens figuré (il veut devenir aussi cynique que la cigale). Anouilh, à travers le personnage de la cigale qu'il rendit antipathique, dénonça donc le mercantilisme des artistes de son temps (milieu qu'il connaissait bien !), comme, phénomènes éternels, l'exploitation des plus pauvres par les plus riches, et la volonté des banquiers de tirer du profit de toute source possible.

‘Le chat bourgeois’

*Un chat tuait sans vrai désir.
C'était un chat très riche et il n'avait pas faim
Il faut bien se distraire enfin :
Chat bourgeois a tant de loisirs....
On ne peut pas toujours dormir sur un coussin.*

*De souris, il ne mangeait guère ;
Son pedigree fameux l'ayant mis au-dessus
Des nourritures du vulgaire.
Son régime était strict. Cet immeuble cossu,
En outre visité, à des dates périodiques,
Par les services de la dératisation,
Gens aux procédés scientifiques,
Tuant sans joie ni passion,
Au nom de l'administration,
De rat, de vrai bon rat, qui fuit et qu'on rattrape
Négligemment, ne le tuant qu'à petits coups*

*Sans tuer son espoir - vrai plaisir de satrape -
Il n'y en avait plus du tout
Avec leurs poisons et leurs trappes.
Restaient quelques moineaux bêtes et citadins,
Race ingrate
Qu'on étendait d'un coup de patte :
Assez misérable fretin.
Oubliant les rats,
L'employé du service d'hygiène ne vint pas.
On l'avait convoqué
Sur une autre frontière.
Pour tuer cette fois des hommes. Et la guerre,
Approchant à grands pas des quartiers élégants,
Les maîtres de mon chat durent fuir sans leurs gants,
En un quart d'heure, sur les routes incertaines.
Dans l'impérieux souci de sauver leur bedaine
Ils oublièrent tout, les bonnes et le chat.
Les bonnes changèrent d'état.
Loin de Madame, violées par des militaires,
Elles si réservées, elles se révélèrent
Putains de beaucoup de talent.
Leur train de vie devint tout à coup opulent
Et elles prirent une bonne.
Après un temps de désarroi,
Le chat, devenu chat, comprit qu'il était roi ;
Que la faim est divine et que la lutte est bonne.
D'un oeil blanc, d'une oreille arrachée aux combats
Dont il sortit vainqueur contre les autres chats,
Il paya ses amours royales sous la lune.
Sans régime et sans soin, ne mangeant que du rat
Il perdit son poil angora
Qui ne tenait qu'à sa fortune
Et auquel il ne tenait pas ;
Il y gagna la mine altière
Et l'orgueil des chats de gouttière.*

“Les chats et le rat”

*Un rat sortait de l'Opéra :
Plastron blanc et cravate noire...
C'était un rat dont tout Paris savait l'histoire.
On disait que pendant l'occupation des chats,
Il avait stocké du gruyère.
Il était décoré pourtant, de mine fière,
Mais de cette fierté incertaine des rats.
Il est rare que ces gens-là
Aient la conscience tranquille...
Portant beau, poil lustré et ras
Ongles faits par les manucures ;
Costumes du meilleur tailleur ;
Dès qu'il sort de l'égout et se fait place en ville
Un rat a voiture*

*Et chauffeur,
Chevalière d'or, jolies filles.
Cette race toujours inquiète
A besoin pour se rassurer
De s'entourer de beaux objets
L'illusionnant sur sa puissance :
C'est un défaut qui tient au manque de naissance.
Le chauffeur de mon rat, un gros chien du pays,
Décoré d'ailleurs, lui aussi,
Pour avoir combattu les chats héréditaires
Lors de la précédente guerre,
Acceptait ses hauteurs sans lui montrer les dents
Tant le prestige de l'argent
Est, hélas ! puissant chez les bêtes...
«C'est un rat, disait-il, mais c'est un rat honnête.
Il en est. Et la preuve est qu'il est décoré.»
Ah ! mon Dieu que les chiens sont bêtes !...
Pauvres niais abusés, lisant journaux de rats,
Qui ne sauront jamais que ce que rat dira.
Ce soir-là, saluant son maître à la portière,
Le chien ravi lui fit le salut militaire.
Il exultait. La vie lui paraissait plus belle.
Il dit : «Monsieur sait la nouvelle,
Que, pendant que Monsieur écoutait l'opéra,
A donnée la radio?» - «Qu'importe, dit le rat
Lassé, montant dans son automobile ;
Laissons la radio à un peuple imbécile –
J'ai mes informateurs.» - «Quoi, Monsieur ne sait pas?
Je crois, Monsieur, qu'il faut, tous deux, qu'on s'y remette
Si on veut faire place nette.
La radio nous annonce une invasion de chats.
Il va falloir tuer tout cha !»
(Il prononçait à l'auvergnate
Étant chien de Clermont-Ferrand.)
Le rat, entendant
Ces mots, bondit soudain des quatre pattes.
Laisant l'engin de luxe aux portes nickelées,
Dépouillant son plastron, sa pelisse fourrée,
Jetant sa canne et son chapeau
Rat nu, en poil de rat,
Comme au jour de naissance,
Le rat ne fit qu'un bond jusqu'à l'égout voisin
D'où il cria au sot :
«Apprenez, sottie engeance,
Que la race des rats a bien d'autres desseins !
Un rat gras à New York vaut un rat gras à Vienne
Ou à Paris.
Courage, mon ami !
Défendez le pays :
Et lorsque nous aurons enfin
Vaincu la race des félins,
Informez-moi, que je revienne.»*

''La vive''

*Un enfant criait sur la plage
Il se tordait sur le sol.
On accourut du voisinage
On l'emporta hurlant, au prochain parasol.
Son petit pied gonflait de seconde en seconde.
Ses cris fendaient le coeur à tout le monde.
C'était pitié de voir souffrir cet innocent.
Un médecin passant,
D'aventure,
S'approcha. (Il ne faisait pas sérieux tout nu)
Se penchant sur le pauvre petit corps tordu :
- C'est une vive, il faut une voiture,
Dit-il, le pharmacien
Lui fera une piqûre.
Moi, maintenant, je ne puis rien.
Il ajouta : – Hélas ! Jusqu'à l'autre marée,
Le pauvre petit va souffrir beaucoup.
Prises de panique à ce coup
Les mères affolées groupèrent leur troupeau.
Si un monstre marin était sorti de l'eau
Il ne les eût pas étonnées.
– C'est trop injuste, disaient-elles ;
Juste à la fin de la journée !
– La sale bête qu'on ne voit même pas !
– Il jouait, Madame, à deux pas
Avec sa petite pelle.
Il faisait des petits pâtés, bien gentiment !
– Pourquoi, mon dieu, pourquoi faut-il donc toujours craindre,
Lorsque l'on a des enfants?
– Il faut se plaindre,
Dit un vieillard, au Syndicat d'Initiative.
Ils demandent assez d'argent.
Ils doivent protéger les gens !
- Il faut bien que chacun vive,
Dit la vive
Qui avait piqué l'enfant.*

Commentaire sur le recueil

En guise de prologue, dans un «*avertissement hypocrite*», Anouilh indiqua : «*Ces fables ne sont que le plaisir d'un été. Je voudrais qu'on les lise aussi vite et aussi facilement que je les ai faites et, si on y prend un peu de plaisir - ajouté au mien -, il justifiera amplement cette entreprise futile. Il y a tant de gens dont c'est le gagne-pain de penser de nos jours, que ce petit livre refermé et oublié, les occasions d'être profond ne vous manqueront certainement pas.*» Même s'il se fit modeste, Anouilh restait Anouilh, et sa verve amère excelle à placer la fléchette à point pour dégonfler les baudruches de son siècle, comme l'avait fait La Fontaine de celui de Louis XIV. Il conçut donc la plupart de ses fables dans l'esprit de celles du fameux fabuliste, mais en en inversant le sens, parce que la moralité des fables évolue avec les mœurs, et que, de Jean de La Fontaine à Jean Anouilh, beaucoup de choses ont changé sous le soleil, hormis les occasions de se moquer, de s'indigner aussi que les humains soient si bêtes. Il prévint qu'elles ne sont pas pour les enfants, mais, à vrai dire, celles de La Fontaine ne le sont pas non plus !

Il les aurait écrites en septembre 1961 dans sa villa d'Arcachon.
En 1968, au Théâtre de la Gaité-Montparnasse, certaines de ces fables furent montées sous forme d'un spectacle de marionnettes sous le titre de "*Chansons bêtes*".

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)